

PORTRAIT

Mircea Cantor

Un autre monde est possible

Entre poétique et politique, l'artiste roumain met le doigt sur les plaies de la planète. Films, photos, installations... tout lui est bon pour parler de l'universel. À découvrir à Reims.

par Emmanuelle Lequeux

repères

Mircea Cantor vit et travaille à Paris. Il est représenté par la galerie Yvon Lambert.

1977 Naissance à Bucarest.

1999 Arrivée en France. Post-diplôme aux beaux-arts de Nantes.

2003 Participation aux biennales de Tirana et de Venise. Exposition à la galerie Yvon Lambert, Paris.

2004 Lauréat du prix Ricard lors de la Fiac.

2006 Exposition «The Title is the Last Thing», Philadelphia Museum of Art (Pennsylvanie). Biennales de Busan (Corée) et de Séville.

2007 Exposition collective «Brave New World», Walker Art Center, Minneapolis (Minnesota).

Mircea Cantor vit et travaille sur la Terre. C'est écrit sur son curriculum vitae. Il le raconte avec ce doux accent roumain qui fait rouler les «r» de son français parfait; il l'accompagne de ce regard dense qui ne l'abandonne jamais. Une fougasse bio à la main, sous le parasol d'un café de Reims, il est intensément là, comme toujours. Cette présence au monde, c'est son plus bel atout; ce qui enrichit chacune de ses œuvres, vidéos, photos ou installations, pour en faire des étincelles de présent. Pour résumer l'idée, il a inventé le plus beau des néologismes: la «dimension étriquée». De ce tout jeune artiste, on n'a pas envie de rater une seconde: à chaque moment peut surgir une fulgurance. Quelques mots parfois indéchiffrables, mais dont on sent qu'ils viennent du plus profond. À l'écouter, on pense aux titres de ses œuvres, qui semblent des haïkus: en quelques mots, tout est dit, et pourtant le mystère demeure. «Aujourd'hui on a besoin de haïkus, lance-t-il. Cela permet l'évasion, dans un monde surchargé de toutes ces prédictions. Cela donne la possibilité de l'inattendu.»

Son art, qui est avant tout un art de vivre, Mircea Cantor l'a appris en rencontrant au

fil des années 1990, dans sa Roumanie natale, les artistes ayant résisté à la dictature. «J'étais inscrit aux beaux-arts à Bucarest, mais je n'y ai pas mis les pieds, j'ai étudié dans la rue. Il y avait beaucoup d'artistes sous le régime communiste, des plus expérimentaux. Parce que sous n'importe quelle dictature l'art est comme le sang dans les veines d'un pays, rien ne peut l'éradiquer. Ces artistes m'encourageaient, me critiquaient, ils me faisaient beaucoup avancer. Je me souviens surtout de l'un d'eux, que j'ai aidé à exposer depuis, qui m'avait dit: "Il te tombe du ciel ce que tu jettes dans le ciel." Tout ce qu'il produit, c'est dans une nécessité non d'exposer, mais de vie. J'essaie de suivre la même logique.»

Malgré ses 30 ans, Mircea Cantor est invité dans les meilleurs musées du monde, expose à New York, Philadelphie, Busan (Corée) ou Tel-Aviv. Et pourtant, dans ce café de Reims, ville où il est invité en résidence pour quelques mois, l'instant semble pour lui tout aussi important. «Je me sens en exil ici», souffle-t-il. Ce sentiment n'a pas l'air de le perturber. À lui qui dit poursuivre une quête aujourd'hui rare de «spirituel dans l'art», cette pause est essentielle. «J'entends

PORTRAIT
Mircea Cantor

«Il te tombe du ciel ce que tu jettes dans le ciel.»

beaucoup ce discours officiel, de gauche, sur les périphéries. Berlin, Los Angeles... Moi-même, je suis venu habiter à Paris pour vivre à la périphérie de la Roumanie. C'est ma manière d'avoir une distance avec tout. Alors pourquoi pas Reims? La globalisation touche aussi Reims. Je n'essaie pas de différencier les endroits, dans le sens où le ciel est le même partout: variable.» «Ciel variable»: c'est justement le titre de son exposition au Frac Champagne-Ardenne. L'expression flotte au plafond, inscrite à la fumée de bougie. Une manière de dire la fugacité de l'instant, d'en jouir malgré tout, du fait de cette impermanence même. Pas de hasard si cette tirelire qu'il est en train de réaliser pour une édition illimitée en céramique prend la forme d'un cercueil, «en guise de *memento mori*». Souviens-toi que tu vas mourir: la phrase semble hanter beaucoup de ses œuvres. Il ne veut pas en dire plus: «À ce sujet, je ne sais pas quoi mettre en phrases...»

Plus facile pour lui de parler de la globalisation, qui revient inlassablement sur ses lèvres. «Je ne peux pas aller pisser sans penser

à la globalisation, s'amuse-t-il. L'urinoir vient de Chine, le savon de Marseille, l'eau de Paris... En réaction, j'essaie d'être le plus "régionaliste" possible: c'est-à-dire de parler intime, sincère, du plus profond de ma "région". Pour se faire comprendre aujourd'hui, l'essentiel n'est pas de parler global, en jouant la carte des multinationales, mais de parler universel, ce qui est le contraire du global. L'universel, c'est ce que la globalisation anéantit.»

À LA CROISÉE DES MONDES

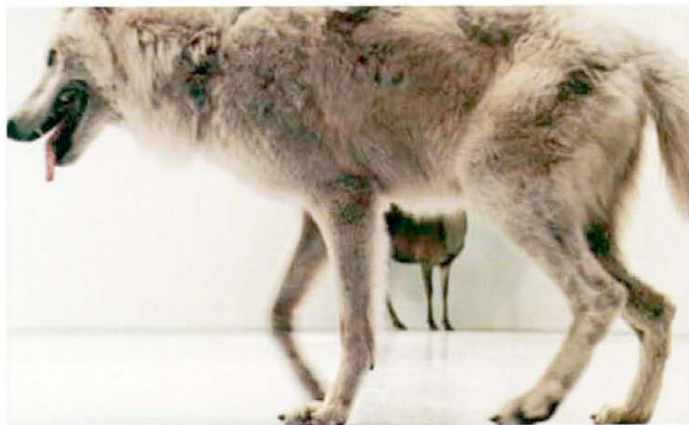
Attentif à produire peu dans un monde saturé d'images, Mircea Cantor a imaginé, pour évoquer ces problématiques, une œuvre discrète: empruntant au quotidien *le Monde* son fameux titre gothique, il y a ajouté deux «s»: *les Mondes* [ill. ci-contre]. «Parce que ce sont plusieurs mondes dans lesquels on vit: le musulman, le végétarien, l'anti-fourrure... Tous ces mondes s'entrecroisent.» Il a aussi réalisé un film 16 mm, très court, qui résume sa pensée. On y voit l'ombre d'un drapeau en train de se consumer très lentement. «Ce qui m'intéresse, c'est cette poétique de brûler



Sans titre (Unpredictable Future)
2004, boîte lumineuse, édition de 3, 60 x 80 cm.
Inscrit dans la buée, le signe d'un futur fragile, imprévisible.

l'ombre. Peu importe le drapeau, l'ombre est universelle; c'est comme l'idée d'un drapeau cosmique. Ma manière de mettre le doigt sur les plaies des sociétés contemporaines – où que cette œuvre soit montrée, elle mettra l'accent sur les problèmes du pays. Moi je ne veux pas d'un drapeau, je brûle les ombres. Aujourd'hui on essaie souvent de parler de politique à travers des choses poétiques, moi je recherche l'inverse: parler de poétique à travers le politique.»

Il y parvient merveilleusement dans ses vidéos. À commencer par *The Landscape is Changing*: dans une ville générique, errent des manifestants. Ce qu'ils portent, ce ne sont pas des slogans, mais des miroirs. Paysage de cette si contemporaine fin d'utopie, et «paysage de toi, qui fait qu'à chaque fois tu es un

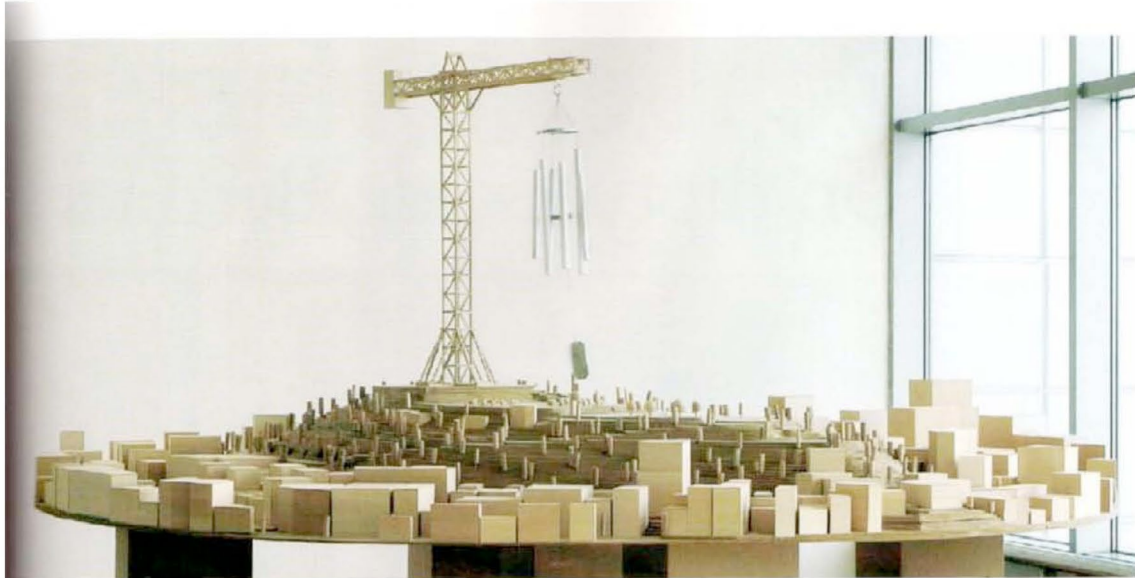


Departure 2004, film muet, 16 mm transféré sur BETA digital, 2'43".
La rencontre inattendue, dans une galerie, d'un loup et d'une biche.

l'exposition à Reims

Cette exposition est une des premières en France à dessiner un panorama complet de l'œuvre de Mircea Cantor. Pour l'occasion, l'artiste dessine tout autour d'une pièce une frise réalisée avec ses empreintes, trempées dans l'encre typographique. Le motif? Des fils barbelés. À cette pièce violente fait écho une installation réalisée pour la biennale de Busan: *Monument for the End of the World* [ill. ci-contre]. Il présente également une pièce très simple, intitulée *Stranieri* (les étrangers, en italien): sur une table de bois, trois baguettes de pain traversées d'un couteau. Métaphore de l'immigration? Rien, chez l'artiste, ne se construit avec une telle évidence. «Je veux simplement mettre en scène le fait poétique qu'une matière peut naître d'une autre matière. Évoquer le politique? Je préfère le faire de cette manière plutôt qu'en votant.»

«Mircea Cantor – Ciel variable» du 4 mai au 15 juillet
au Frac Champagne-Ardenne – 1, place Museux – 51100 Reims
03 26 05 78 32 – www.frac-champagneardenne.org



Monument for the End of the World (Monument pour la fin du monde) 2006, bois, carillon, ventilateur, diam. 3 m, haut. 90 cm.
La maquette de la ville de Busan en Corée, dont le carillon est censé s'activer en cas de catastrophe naturelle.
«Bref, un monument que personne ne pourra regarder», selon l'artiste.

autre être». Quant à son film *Deeparture* [ill. ci-contre], il évoque la rencontre, dans une galerie, d'un loup et d'une biche. Regard de prédateur de l'un, veine battante au cou de l'autre: «Je voulais créer quelque chose qui se passe dans l'image, mais aussi en toi, explique-t-il. Cela revient un peu à retourner à ce cinéma du début du xx^e siècle où tu croyais que la vague sur l'écran allait tomber dans la salle. Toutes les interprétations et questions sont possibles. Comment créer des sensations avec des images? Quelle est aujourd'hui notre relation à l'autre?»

Mircea Cantor vit et travaille sur la Terre... Il y a quelques années, il a eu l'idée de réaliser la carte d'une ville qui n'existait pas. Il pensait demander aux chauffeurs de taxi de griffonner le plan de Bucarest, puis superposer toutes ces cartes. Les endroits laissés en friche par la mémoire dessineraient alors cette cité inexistante. Le projet n'a jamais été réalisé. Mais assurément, c'est dans cette ville qu'il habite. ■

Sans titre

2006, boîte en Plexiglas, journal, diam. 49 cm, haut. 7 cm.

Une œuvre simplissime et pleine de retombées: le titre du fameux journal, l'artiste a ajouté des «s». Manière discrète de résister à la globalisation qui le hante.

